

LETTRE A UNE ABSENTE

Dans son fracas et sa fumée
Le train t'emporte loin de moi.
La nuit tombe, je pense à toi.
Ma bien-aimée.

Tu n'es plus là, mais je te vois,
Je sens ta main, j'entends ta voix
Plus câline et plus charmeresse
Qu'une caresse :

Je songe à tout : à nos adieux,
Au dernier regard de tes yeux
Étincelants comme des armes,
Mais pleins de larmes :

A ce long baiser de la fin
Où s'attardaient tes lèvres roses,
Et puis... et puis... que sais-je enfin !
A mille choses :

A tout ce qui me rendait fier,
A tout ce que j'avais hier
Et dont aujourd'hui rien n'existe...
Et je suis triste.

Mais toi, que fais-tu dans le coin
De ce wagon—déjà si loin—
Pendant que, sans repos ni trêve,
A toi je rêve ?

Tu comptes le temps, jour par jour,
Qui te sépare du retour,
Tu pleures ta joie envolée,
Pauvre exilée !

Et, rapprochant les jours heureux
Des jours cruels, tu les compares,
Et trouves ceux-ci bien nombreux,
Ceux-là bien rares.

Ou peut-être (oh ! ce serait mal !)
Tu dors d'un sommeil très normal,
Que rythme ta paisible haleine...
Fi ! la vilaine !

Six mois entiers sans revenir !
Qu'il sera vieux, mon souvenir,
Quand le tien sera jeune encore,
Car je t'adore !

Tu ne me crois pas ? Tu souris ?
Vois la preuve ; à la dérobée,
Sur la page blanche où j'écris
Elle est tombée :

Le papier se plisse alentour
Et derrière une étoile d'écume...
Devines-tu, mon cher amour ?
Oh ! moi, je t'aime !

EDOUARD PAILLÉRON.

